

# Bruno Stefanini

## Poids lourd du collectionnisme

●●● **Genevière Nevejan**, Paris  
Historienne d'art

La collection de la Fondation pour l'art, la culture et l'histoire nous en dit plus sur Bruno Stefanini, celui qui l'a créée en 1980, que son fondateur lui-même. Pas une photo de lui, pas un entretien, ni dans la presse ni même dans le catalogue de l'exposition que le Kunstmuseum de Berne consacre à quelque cent cinquante peintures, infime aperçu de sa prodigieuse collection.

Bruno Stefanini est né en d'autres temps, lorsque la collection se vivait dans le secret. Le château de Grandson, qu'il acquiert en 1983, en est peut-être la métaphore la plus juste. Situées sur les terres vaudoises, les épaisses et hautes murailles de cette forteresse médiévale dominant depuis le XII<sup>e</sup> siècle Neuchâtel et sa campagne environnante. Elles sont longtemps demeurées à distance, par la présence naturellement défensive du lac de Neuchâtel, dont les eaux se sont depuis abaissées.

Quel charme Stefanini a-t-il pu trouver à cette silhouette austère ? A l'évidence, le fait d'avoir été en 1476 le théâtre d'une bataille, à l'issue de laquelle le château et le fabuleux trésor des ducs de Bourgogne échappèrent à Charles le Téméraire. Passionné d'histoire, Stefanini collectionne les souvenirs de l'empereur François-Joseph, du tsar Nicolas I<sup>er</sup> et de Napoléon I<sup>er</sup>, dont il possède le testament et le lit de mort. Sans surprise, ce self-made man solitaire, qui gère seul ses affaires, admire les personnalités exceptionnelles qui

ont valeur de symbole. Avec un quasi fétichisme, il s'est ainsi attaché à John F. Kennedy, à Albert Einstein, à Sissi (illustrée dans ses collections par sa tenue de cavalière) et à Winston Churchill (dont Grandson expose la limousine Austin).

En toute chose, Stefanini a le goût de la grandeur. Le château de Grandson est l'un des plus vastes de Suisse. Outre les palais de Brestenberg en Argovie, de Salenstein et de Luxburg en Thurgovie, il posséderait près de 5000 appartements. Il a fait de l'immobilier, son fief et sa fortune.

Mais ce hobereau contemporain se préoccupe quelquefois plus de constituer un patrimoine que de l'entretenir. La ville l'a menacé de fermer le château de Grandson si des mesures d'urgence n'étaient pas prises afin de le rénover. La fondation qui en assure la gestion espère, grâce au mécénat et à la rentabilisation forcenée de ses espaces, accroître son budget, afin notamment de recruter un conservateur dont le lieu n'est toujours pas pourvu !

Est-ce d'avoir manqué qui amène cet homme d'affaires à des réflexes d'épargnant parcimonieux ou, à l'inverse, à des élans compulsifs lorsqu'il s'agit d'enrichir sa collection ? Né d'un père ouvrier spécialisé dans la pose de tuyauterie, Bruno Stefanini apprend tôt la valeur des choses, que confortent ses années de privation sous les drapeaux pendant la Seconde Guerre

**Sésame,  
ouvre-toi !  
Anker, Hodler,  
Segantini...**

*Chefs-d'œuvre de la Fondation pour l'art, la culture et l'histoire, jusqu'au 24 août au Kunstmuseum, Berne, et du 5 décembre au 14 juin 2015 à la Fondation Gianadda, Martigny.*

mondiale. La possession rassure. Donc pas question de vendre. C'est son credo, ainsi que le souligne Isabelle Messerli dans le catalogue.

Et l'art dans tout cela ? Sa mère aimait chiner, le fils l'accompagne chez les antiquaires et les brocanteurs de Winterthour, sa ville natale. Vers 20 ans, il achète un premier tableau de Robert Zünd, paysagiste suisse du XIX<sup>e</sup> siècle, né et mort à Lucerne.

## Patriotisme

En dépit de l'éclectisme déroutant des 8000 peintures, sculptures, objets d'art, armes, ouvrages de bibliophilie, costumes, etc., cette première acquisition et la sélection opérée par le Kunstmuseum révèlent l'attachement profond à la Suisse de Bruno Stefanini.

Fils d'immigrés d'origine lombarde, le collectionneur n'a guère vécu qu'en Suisse. Né en 1924, il appartient à une génération pour laquelle l'identité nationale avait un sens et était par devoir un

objet de fierté. Ce qu'on nommait, il y a peu, patriotisme, la collection de Bruno Stefanini en est l'emblème, avec Cuno Amiet, Arnold Böcklin, Augusto et Giovanni Giacometti, Ferdinand Hodler, Angelika Kauffmann, Jean-Etienne Liotard, Félix Vallotton et beaucoup d'autres. Animé par la vocation de préserver la mémoire d'artistes oubliés ou méconnus, le collectionneur constitue des corpus qui comptent parfois une cinquantaine d'œuvres. En 1985, dans une allocution adressée à des élèves officiers, il exhortait au respect et à préservation « de l'héritage culturel et historique ». Il n'aura de cesse ensuite d'empêcher la fuite des chefs-d'œuvre hors du territoire.

Le portrait de Bruno Stefanini, alors âgé de 50 ans, par Hans Jörg Limbach, sculpteur et compagnon de régiment de celui-ci, livre l'effigie réaliste, pour ne pas dire vériste, d'un visage sillonné de rides profondes et de plis d'amertume. Il est conforme aux penchants du modèle pour une esthétique figurative, parfois voilée d'académisme. En cavalier seul, l'amateur défend ses passions pour des artistes en marge des avant-gardes, dont, de toute évidence, il espère la reconnaissance. Il est vraisemblable que l'exposition du Kunstmuseum s'inscrive dans cette perspective. Il reste que cette histoire parallèle, particulièrement la partie dédiée au XX<sup>e</sup> siècle qui révèle de véritables trésors, gagnerait à être confrontée à celle de la modernité, avec laquelle elle a entretenu un riche et perpétuel dialogue.

Enfin, plutôt que de se limiter à Berne et à la Fondation Pierre Gianadda, une itinérance au-delà des frontières helvétiques aurait suscité une aura et une plus large adhésion, propre à combler les vœux nécessairement prosélytes du collectionneur.

**G. N.**

C. Amiet, « Nature morte aux narcisses et aux oranges » (1908)

